



Récit d'Henriette STEINBERG

Grand témoin des Artisans du bien commun, Promotion 2022

8 novembre 2023

Vers le « Pari de la confiance » !

Créée en 2016, la Fondation pour la Co-construction du bien commun valorise les personnes, les projets et les territoires qui incarnent des engagements remarquables pour relever nos défis communs. Qualifiés pour les premiers « d'Artisans du bien commun », pour les deuxièmes de « Projets Cèdre du Liban » et pour les troisièmes de « Territoires de confiance », ils constituent à ce jour un réseau de 46 « éclaireurs 2030 ». Riches de leurs différences, ils ont en commun d'impacter à la fois la performance, l'innovation et la confiance sur le temps long.

Publié le 5 octobre 2023, l'ouvrage « *Commun(s) : discours de la méthode* »¹, livre les enseignements de 17 ans de recherche empirique sur les conditions pour inventer ensemble des solutions qui répondent à l'ampleur de la transformation que nous vivons. Ils sont illustrés par des Récits rédigés par le journaliste Sylvain Allemand.

La Fondation pour la Co-construction du bien commun est heureuse de valoriser celui d'Henriette Steinberg, Grand témoin des Artisans du bien commun de la promotion 2022, à l'occasion de son témoignage au séminaire *Economie & sens* de l'Ecole de Paris du Management.

La solidarité en bandoulière, un tronc à la main

Rencontre avec Henriette Steinberg, Secrétaire générale du Secours populaire français

Mars 1963, un dimanche, à Paris. L'hiver est particulièrement rude. Henriette est sur le parvis de la gare du Nord. Non pas dans l'attente de prendre un train, mais pour collecter de l'argent. Elle n'a que douze ans. Le fruit de la collecte est destiné au Secours populaire. En guise de tronc, un casque de mineur... Explication : « Nous étions en plein mouvement de grève de mineurs, descendus à Paris pour mieux faire entendre leurs revendications. Mes parents en avaient hébergés. Quand il s'est agi de récolter l'argent pour les soutenir dans leur démarche, c'est tout naturellement que l'un d'eux a mis à disposition le sien. À l'époque, le Secours populaire, c'était ça : on faisait avec les moyens du bord. »

Soixante ans plus tard, en ce jour d'avril 2023, Henriette nous reçoit à la librairie La Balustrade, sise 25 rue d'Alsace, dans le 10^e arrondissement, en haut des marches qui mènent à la gare du Nord... Les quelques dizaines de mètres qui la séparent de l'endroit où elle a collecté pour la première fois sont trompeurs. N'allez pas croire que depuis ce jour Henriette soit restée accrochée à ce morceau de quartier... Dans l'intervalle de temps, il y eut de très nombreux déplacements et voyages à travers la France mais aussi le monde.

C'est que, Henriette en est convaincue, la solidarité est une valeur universelle. On ne saurait donc en faire preuve seulement à l'égard de ses voisins d'arrondissement. Ce dont elle prit conscience à l'occasion d'une de ses nombreuses rencontres fortuites. C'était au début des années 1970. « Je poursuivais mes études à l'université comme étudiante salariée – mes parents étant peu fortunés, il fallait bien que je gagne ma vie.

¹ <https://www.leseditionsdunet.com/livre/communs-discours-de-la-methode>

Parmi mes camarades d'université, il y avait un étudiant de Haute-Volta [aujourd'hui Burkina-Faso], qui faisait des études de mathématiques. Il me racontait aussi ce qui se passait dans son pays à commencer par la famine provoquée par les années de sécheresse. L'interrogeant sur ce qu'on pouvait faire, il m'avait répondu : fournir des semences. Comment en trouver ? Sans réfléchir, je suis allée sur les quais de Seine où se trouvait alors un magasin Villemorin et interrogeai le premier vendeur venu : est-il possible de trouver des semences qu'on puisse planter dans des pays qui manquent d'eau ? La réponse dudit vendeur qui ne s'étonnait manifestement de rien : « oui, ce sont, notez-le, des semences tropicalisées ». Puis je fis part du problème au siège de la Fédération du Secours populaire de Paris. Julien Lauprêtre, secrétaire général m'invita à l'exposer lors d'une réunion qui devait se tenir quelques jours plus tard. Je proposai de faire ni plus ni moins... une collecte sur le campus et au restaurant universitaire, pour l'achat de semences. » Projet accepté !

Depuis, Henriette a eu l'occasion de voyager à travers le monde avec toujours ce même souci d'aller à la rencontre des gens pour bien saisir leurs besoins et non les définir à leur place. « Au Secours populaire, on se garde de venir avec une solution toute faite. On écoute pour déterminer ce qui est prioritaire aux yeux des locaux. On y va avec juste ce qu'il faut d'argent pour procéder aux premiers achats d'urgence, en travaillant en bonne intelligence avec les organisations présentes sur place, qui participent au secours ou à des actions humanitaires. » La même : « Il suffit de regarder autour de soi pour identifier les leaders naturels, qui pourront embarquer les autres. Avec eux, on définit ce qui est prioritaire puis on évalue le coût, pour déterminer le montant des fonds à collecter. » L'objectif est aussi de s'assurer que les enfants puissent retrouver le plus rapidement le chemin de l'école ou ce qui peut en faire office. « Car nous en avons fait le constat : une fois que les morts ont été inhumés, la vie ne reprend vraiment que lorsque l'école rouvre. Quatre pieux et une simple bâche peuvent faire l'affaire pour commencer. À partir du moment où les enfants sont de nouveau devant un adulte qui leur enseigne le monde, alors l'espoir est permis. À chaque fois que nous sommes retrouvés dans des situations d'urgence, nous avons fait le même constat. » Un « nous » s'empresse-t-elle de préciser qui n'est pas le pluriel de majesté...

Solidarité plutôt que charité

Sans récuser les intentions louables de ceux qui s'adonnent à la charité, elle dit se reconnaître davantage dans cette notion de solidarité. « Dans cette perspective, celui qui aide est aussi celui qui reçoit. Nous faisons en sorte que les personnes sortent de leurs difficultés de façon à ce qu'à leur tour, elles puissent en aider d'autres. La chaîne de l'humanité, ce n'est rien d'autre que cela. »

Est-ce à dire que c'est en autre sens que l'entendent les acteurs de l'économie dite solidaire qu'il faut comprendre la solidarité ? Elle, du tac au tac : « Cela n'a rien à voir ! » Elle réfléchit pour peser ses mots : « Je pense que dans le cas de l'économie solidaire, son usage repose sur une analyse erronée, à tout le moins différente. Croire que des personnes pourraient à elles seules faire en sorte de solutionner les problèmes d'inégalité, de précarité, non merci ! » Des propos qui peuvent surprendre sauf à comprendre que celle qui les tient pointe en réalité la tendance d'entrepreneurs sociaux à se mettre en avant au prétexte qu'ils seraient justement des entrepreneurs. « L'idée qu'il suffit qu'un leader embarque une petite équipe pour révolutionner le monde dépasse mon entendement, est étrangère à toute ma culture. Je ne crois pas aux êtres providentiels. » Elle semble même surprise qu'on la mette autant en lumière...

Comme ce jour où La Fondation pour la Co-construction du bien commun la sélectionne pour faire partie de sa promotion 2022. Elle dit en être encore surprise. Une illustration supplémentaire de cette existence à agir sans prétendre à rien, pas même à la reconnaissance. Se retrouve-t-elle néanmoins dans cette appellation d'« éclairceuse » ? « C'est leur terminologie. Pourquoi pas ! On a toujours besoin de lumière quand on est dans l'obscurité... Cela étant dit, au Secours populaire, nous ne prétendons pas être ceci ou cela. Nous agissons ! » Et la même d'insister : « Quand je dis “ nous ”, je ne parle pas de moi au pluriel de majesté... » L'expression revient encore souvent dans sa bouche. « C'est qu'au Secours populaire, on a le sens du collectif et des autres. Tout ce qui est humain est nôtre ! ». Humain, humilité... tout se tient. « C'est en se prenant par la main qu'on peut, ensemble, avancer. Pas en prétendant être supérieur à plus faible que soi. »

Comment envisage-t-elle les mouvements actuels de la société ? Dans quelle mesure l'engagement au Secours populaire permet-il de les anticiper ? « Nous sommes attentifs à ce que nous appelons les “ signaux faibles ” sans prétendre avoir une réponse à toutes les questions. En revanche, nous faisons en sorte que les plus démunis qui pensent ne plus avoir prise sur le cours de leur existence, soient de nouveau en capacité d'agir. »

De là aussi l'attention accordée à l'Éducation populaire en tant qu'elle est un apprentissage de l'autre et par l'autre. « Nous nous gardons de réinventer la poudre, et ne faisons que nous inspirer directement des principes de [Célestin] Freinet, [Janusz] Korczak, [Bruno] Bettelheim et de quelques autres ».

Vu de La Balustrade

Nous ne résistons pas à l'envie de l'interroger sur le lieu où nous nous trouvons, La Balustrade, en nous disant qu'elle dispose là d'un autre observatoire des mouvements de la société. « C'est vrai, à travers les ouvrages qu'elle recèle, elle donne à comprendre dans quel monde on vit. »

Son histoire mérite un détour. Elle a été fondée par sa propre mère en 1996 au moment où elle a pu prétendre à ses droits à la retraite. « Ma mère voulait en faire une librairie citoyenne, ouverte à la fois sur les sciences humaines et sociales et les sciences et techniques. Pendant plusieurs années, j'établissais la liste des ouvrages parus en psychologie et en psychanalyse tandis que mon père, historien, faisait de même avec les ouvrages d'histoire. Des amis se chargeaient des autres champs disciplinaires. » Henriette en a repris le flambeau en 2015. Quand ma mère a dû y renoncer, elle m'a proposé de reprendre la suite, aussi longtemps que je le souhaitais ou pouvais. »

Elle s'y consacre d'autant plus volontiers que cet autre engagement reste en cohérence avec l'Éducation populaire promue par le Secours populaire. « Dans les permanences d'accueil, de solidarité et de relais santé, nous mettons un point d'honneur à faire une place au livre, pour les adultes comme pour les enfants. »

Même et surtout à l'heure du numérique, elle dit continuer à croire dans le livre. Sans être hostile à la numérisation, elle appelle cependant à la vigilance. « Lors du dernier comité national du Secours populaire, des échanges ont porté sur l'intérêt qu'il y aurait à privilégier des réunions en distanciel au prétexte que les réunions en présentiel sont coûteuses en termes de temps et d'énergie – il faut se déplacer ! Je n'ai pas résisté à l'envie de répondre aux membres ayant introduit le sujet comment ils s'y prendraient pour organiser un congrès de smartphones ! » Effet garanti : approbation de l'assemblée dans un éclat de rire général.

« Quand on est face à son ordinateur ou son smartphone, on n'est plus vraiment face à son prochain. C'est pourquoi nous considérons que le numérique ne peut être qu'un outil à notre service et non l'inverse. »

Et la même de mettre par la même occasion en garde contre la numérisation à marche forcée des services publics. « À l'annonce de cette ambition du gouvernement, nous avons alerté sur les risques ; tout le monde n'est pas mesure d'utiliser les outils numériques. Les plus fragiles, les plus âgés risquent d'être marginalisés. Pourquoi cet engouement ? Sert-on l'intérêt général ou des intérêts privés ? »

À notre grande surprise (et à notre grand regret !), elle nous apprend la fermeture de la librairie d'ici la fin du mois de juin 2023, victime non pas du numérique mais de la politique municipale de piétonisation. Surprise d'autant plus grande que Henriette l'annonce avec flegme. C'est vrai qu'elle en a vu d'autres tant au fil de son histoire familiale que de la grande Histoire. « J'ai grandi dans un milieu familial où il n'y avait pas d'argent. Mes parents étaient des intellectuels. Pour eux, le fait d'être des survivants de l'extermination des Nazis avec, en France, la complicité du félon Pétain, rendait bien des choses secondaires. Pour en avoir réchappés, ils n'ignoraient pas ce qui s'était passé dans les camps de concentration et leurs chambres à gaz. Une grande partie de leurs familles y avaient été décimée. Ils étaient d'autant plus convaincus de la nécessité de créer les conditions pour que cela ne se reproduise pas. » Des valeurs qu'ils auront transmises à leur fille comme à ses deux frères, en plus de savoir se satisfaire de peu. « Du moment où il y avait de quoi manger, nous n'estimions pas avoir besoin d'autre chose. Au demeurant, cet état d'esprit était encore répandu du temps de notre enfance. Nous étions loin d'être entrés dans la société dite de consommation. Il faut garder à l'esprit que du jour au lendemain nous ne savions pas ce qu'on pourrait avoir à manger.

La même : « Ouverts au monde, mes parents étaient d'autant plus attentifs au sort de ceux qui vivaient dans des conditions de vie autrement plus difficiles. S'ils vivaient dans la pauvreté, d'autres vivaient dans la misère. Et ils faisaient donc la différence entre leur sort et le leur. » Comme on l'a vu, ils poussaient le sens de la solidarité jusqu'à recevoir chez eux des mineurs en grève. La mère s'était tout naturellement portée volontaire pour collecter pour le Secours populaire français. « Alors que j'étais enfant, elle m'amenait avec elle quand elle partait apporter des vêtements et des objets à ceux qu'on n'appelait pas encore les immigrés, en l'occurrence, des Algériens qui vivaient dans les bidonvilles autour de Paris. Très tôt, j'ai su ainsi faire la différence entre vivre pauvre et vivre dans la misère. Combattre cette dernière allait de soi pour moi. » Si, plus tard, elle a commencé à se poser des questions, c'était pour comprendre ce qui pouvait bien en être la source. « Mais être solidaire, je l'ai toujours vécu comme une évidence. D'autant plus que les hommes et les femmes qui vivaient dans la misère avaient un contact chaleureux avec nos parents comme avec nous-mêmes, leurs enfants. »

Animateur – collecteur – bénévole

De l'extérieur, sa trajectoire ultérieure au sein du Secours populaire semble être celle d'une personne ayant gravi les échelons quatre à quatre, dans un projet planifié. Qu'on en juge : en 1975, elle devient Secrétaire nationale du Secours populaire français. En 2019, elle succède comme Secrétaire générale à Julien Lauprêtre, qui a présidé l'association durant 61 ans...

Encore une perception trompeuse ! En réalité, cette trajectoire est le fruit de circonstances fortuites, la pente naturelle d'un engagement ayant pour seul viatique un sens de la solidarité.

« En ce jour de 1963, j'ai été très contente d'avoir collecté de l'argent qui ait permis à des enfants de mineur de partir en vacances. Cela suffisait à mon bonheur. » Quant à la suite, elle récuse tout plan de carrière. Le penser serait ne pas comprendre la manière dont le Secours populaire fonctionne. « Au sein de notre organisation, on n'est pas candidat à quoi que ce soit. En revanche, il y a des obligations réglementaires et statutaires qui font que les équipes doivent être élues pour être en capacité de proposer des champs d'intervention, libre ensuite à chacun de rejoindre une équipe et de proposer les leurs. Élu ou pas, l'adhérent reste force de proposition ! » Le Secours populaire repose d'ailleurs sur un principe qui en fait la particularité : celui de l'animateur-collecteur-bénévole. Autrement dit, pas besoin de demander l'autorisation pour faire. Elle : « Pour ce qui me concerne, il en a toujours été ainsi : je n'ai jamais été candidate à quoi que ce soit. Il m'a juste été proposé de participer à telle ou telle équipe de travail. »

En 1967, Henriette participe aux premières rencontres des jeunes organisées à l'initiative de Julien Lauprêtre et de son équipe du Secrétariat National. Elle n'hésite pas à faire part à cette occasion de ce que les jeunes éprouvaient à la lecture du journal du Secours populaire, à savoir : de l'ennui ! Qu'à cela ne tienne : le rédacteur en chef lui en confie la réalisation. Elle propose aussitôt de publier des poèmes d'Eugène Guillevic. « Un poète que j'appréciais comme d'ailleurs d'autres jeunes de ma génération. Non seulement il accepta la proposition, mais il nous fit le cadeau de poèmes inédits ! »

La même : « Les choses se passaient ainsi, simplement. Il n'y avait pas d'interdit. Et il en fut toujours ainsi : à aucun moment de mon activité au Secours populaire, je ne me suis heurtée à des refus ou des réticences, des fins de non-recevoir. » Et il en va encore ainsi aujourd'hui. « Tu veux faire ceci ou cela ? Eh bien fais-le ! Organise une collecte ou trouve un autre moyen de le faire. Je ne saurais mieux résumer l'esprit du Secours populaire. »

Un engagement qui ne l'empêchera pas de poursuivre ses études jusqu'à l'université, en 1968-1969. Je n'ai cessé de m'intéresser à ce qui se passait dans le monde et donc à l'engagement du Secours populaire. Ainsi, j'ai pu me rendre compte que si les conditions de vie pouvaient être difficiles pour une large partie de la population, ailleurs, elles pouvaient être encore plus déplorable, parce que sur fond de guerre et de famine. De là aussi son refus de la guerre qu'elle eut l'occasion de manifester dès 1966. « Cette année-là, j'ai participé avec mon frère à une manifestation contre la guerre au Vietnam. « J'avais quinze ans, mon frère douze ans. À notre grande surprise, nous nous sommes retrouvés dans un fourgon de police, au milieu d'autres personnes tout aussi surprises – la plupart n'avaient pas pris part aux manifestations, mais avaient eu juste la malchance d'être au mauvais moment dans la rue pour faire leurs courses. Un gars en particulier sortait tout juste de chez le crémier avec ses œufs. Nous avons eu droit à toute la procédure : la prise d'empreinte et de photos de face et de côté... Preuve s'il en était besoin que la violence policière est une question ancienne, même si en l'occurrence, nous n'avions pas subi de tabassage. » La même avec humour : « Pour autant, elle ne nous aura pas convaincu que les Américains avaient raison de faire la guerre au Vietnam. Elle aura même inspiré une idée originale au Secours populaire : recueillir des fonds pour l'achat d'ambulances en vendant des versions miniatures de la marque Majorette ! »

Au vu du contexte de ces années 1960, nous posons la question : pourquoi ne pas avoir traduit son engagement dans un militantisme politique ? Rejoint une organisation partisane ? Sa réponse : « Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il fallait faire. J'allais juste là où je pouvais être utile et voir les résultats immédiats de mon engagement. »

Optimisme méthodologique

Au regard de ce parcours, on le comprend, l'aventure de La Balustrade n'est donc bien qu'un épisode. Et puis l'histoire de la librairie n'est pas totalement finie : l'association Les Balustres, à vocation culturelle, de développement et de solidarité va, elle, poursuivre son activité conjointement avec la Médiathèque Françoise Sagan, où elle a déjà mené plusieurs actions.

Optimisme méthodologique ? Elle ne récuse pas la formule, à moins que ce ne soit de la lucidité nourrie des leçons de l'Histoire vécue au plus près. « Je ne me retrouve pas dans les discours catastrophistes. » La même : « Ce n'est pas parce que la guerre est de retour sur le Vieux continent, qu'elle avait disparu de la surface du globe. Et au Secours populaire, on est fondé pour le savoir. La guerre peut prendre des formes diverses. Quand le Secours populaire aide les filles du Pakistan à aller à l'école, on n'est pas nombreux à se préoccuper du sujet. Je pourrais multiplier les exemples. Pourtant, le Pakistan, est-ce si loin ? »

Elle en convient : le réchauffement climatique actuel aggrave les risques, mais, insiste-t-elle, « les plus exposés, ce sont les pauvres ». Et la même d'inviter à replacer la situation dans une perspective historique. « Le climat n'a eu de cesse d'évoluer. Rappelons-nous que Groenland signifie " terre verte ". Autrement dit le sol y a été couvert de végétal avant de l'être par la neige et des glaciers. Alors oui, les hommes sont responsables du réchauffement actuel, mais le phénomène est connu de longue date. Maintenant qu'on en voit les effets à nos portes, on s'en préoccupe. Mais que n'a-t-on fait avant ? Gardons-nous de confier les manettes à ceux qui ont contribué à promouvoir un développement économique dont on voit les limites. » On le voit, pour chercher à peser sur l'évolution du monde, le Secours populaire ne s'interdit pas de prendre le temps de revenir aux sources...

On ose néanmoins la question : qu'en est-il du Secours populaire à l'heure des défis actuels liés au dérèglement climatique. Est-il encore adapté à l'ampleur des drames qui en résultent ? En guise de réponse, elle nous replonge dans l'histoire de l'association : « Le Secours populaire est un enfant de la Résistance dont les racines sont antérieures à la Seconde Guerre mondiale : il naît en 1945 de la fusion de l'Association nationale des victimes du nazisme (ANVN) et *Secours populaire de France* créé, lui, par une poignée de représentants du Front populaire et des colonies. « En 1939, cette association fut dissoute sur une décision de Daladier suite à la signature du pacte germano-soviétique comme d'autres organisations associées au PCF. À partir de là, les membres sont entrés en clandestinité. Le Secours populaire s'est notamment mobilisé pour approvisionner les familles les plus démunies. La moitié de la direction sera exécutée ou déportée. Parmi ceux qui assurèrent la relève, Julien Lauprêtre, qui s'est retrouvé dans la même cellule que Manouchian et ses amis, ce qu'il ignorait jusqu'à découvrir, une fois sorti de prison, leur visage sur les fameuses Affiches rouges placardées sur les murs de Paris. Depuis lors, le Secours populaire s'est toujours préoccupé du sort de ceux qui sont emprisonnés pour leur conviction politique et de leur famille : en Espagne, au Portugal, pendant la Guerre d'Algérie, en Indonésie...

N'est-ce pas dans cette longévité du Secours populaire qu'elle puise elle-même sa détermination tranquille ? « On en parle aujourd'hui plus encore qu'il y a quelques années. Preuve s'il en était besoin que les principes qui sont à son fondement sont intemporels, résistent aux transformations de la société et du monde, assez en tout cas pour lui permettre de faire face à de nouveaux défis. L'analyse initiale reste pertinente. Il faut juste rester lucide et se garder de croire que la solution tombera du ciel. L'idée qu'elle puisse venir de quelque part, sans que les hommes n'y prennent part, je n'y crois tout simplement pas. »

« Tout ce qui est humain est nôtre » La formule prend tout son sens. Elle : « Si la formulation est nôtre, l'idée ne l'est pas. Lucrèce, Montaigne, Rabelais ne disaient pas autre chose fût-ce avec leurs mots. » Manière de dire que l'enfant de la Résistance puise dans des racines pluriséculaires, une grande famille d'humanité.

Collecte, arme de solidarité massive

Aujourd'hui encore, Henriette a le réflexe de collecter, à la moindre occasion. Comme lors des manifestations contre la réforme de la retraite. « Sur les treize organisées à ce jour, je n'en ai raté que trois. » Depuis, le matériel s'est sophistiqué. « On peut faire des dons avec sa carte bleue. » Mais le tronc est toujours de service.

Nous mesurons à l'entendre la puissance d'agir de cet outil de base : la collecte. « Quelqu'un a un projet ? On lance une collecte ! » Étant entendu que celle-ci n'est pas une fin en soi. « Dès lors que les équipes collectent de l'argent et des moyens matériels, elles ont une obligation de résultats. Elles devront être en mesure de montrer à quoi cela a servi. »

Il reste que, ces dernières décennies, moult organisations et autres ONG ont investi le pavé pour y procéder à de la collecte. Henriette n'y voit aucun risque de concurrence. « Nous parvenons à réaliser le même niveau de collecte d'une année sur l'autre. » Entretemps, on l'a vu, le Secours populaire s'est adapté en acceptant les chèques et les virements, la carte bleue. « Tous les moyens sont bons dès lors qu'ils nous permettent de réaliser des actions de solidarité en France et à l'étranger. » La même : « Qu'on le veuille ou non, l'argent est le nerf de la guerre dès lors qu'il ne contribue pas à avilir l'homme ».

On se risque à l'interroger sur le fait que les autres organisations qui pratiquent les collectes engagent pour ce faire des personnes qui ne sont pas forcément engagées, militantes. Se gardant de porter un jugement sur ce que font les autres, elle insiste sur le fait qu'au Secours populaire, le collecteur est aussi animateur et bénévole. « Libre aux autres de choisir leurs propres modes d'actions. »

Récit réalisé par Sylvain Allemand

Henriette Steinberg est notamment l'auteure de *Ne jamais baisser les yeux, solidaire un jour, solidaire toujours, le Secours populaire*, Robert Laffont, 2022.